

Heidi BRUSSELLE

**Les oiseaux libres
finissent en cage
ou s'envolent**

Histoire de Rimbaud

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Heidi BRUSSELLE, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

PRÉFACE

Il arrive toujours un moment dans la vie de chacun où le temps s'écoule plus calmement. Un passage de vie qui appelle à une honnête et sereine introspection de soi.

J'ai vécu pleinement, intensément et entièrement chacune des expériences qu'il m'a été donné de traverser.

Elles ont fait de moi qui je suis. De mon enfance à aujourd'hui, chaque choix que j'ai eu à faire m'a façonnée.

Mais une période de mon existence en particulier a marqué mon être : ma rencontre avec Arthur Rimbaud. Je l'ai connu à Marseille, alors qu'il revenait d'exil, forcé de se soigner d'une abominable tumeur au genou. J'étais son infirmière et suis devenue son âme sœur, celle à

qui on se confie encore plus sincèrement qu'à soi-même.

Je ne savais rien de lui, de son génie. Mais il m'a libérée. Avant de disparaître. Magistralement. Comme le fut sa vie. Comme s'il avait tout prévu depuis le commencement, jusqu'à la fin.

Je ne connaissais rien de lui, et voici qu'au lendemain même de sa disparition, parut *Reliquaire*, son premier véritable recueil de poèmes. L'ouvrage fut saisi par la police. Ainsi, il semblait que même la destinée ne voudrait jamais lui donner ce qu'il méritait... Comme s'il était à jamais maudit ! Et pourtant...

Je sais maintenant que toute la bêtise du monde ne peut rien face au génie, et qu'Arthur ne mourra jamais vraiment...

Il est devenu le fer de lance de la rébellion adolescente, artistique. Il est le père d'une innombrable famille composée de tous ceux qui veulent voir le monde autrement.

Être un héros aux yeux du monde est vain. Seule compte la loyauté envers ce que nous sommes. Croire en soi, sans attendre le moindre retour des autres. Vivre. C'est tout ce qui compte.

Je vais mourir moi aussi. Mais avant, encore une fois, je veux vivre ces instants suspendus dans mes souvenirs...

CHAPITRE 1

Je me rappelai le froid de la nuit humide de ce mois de janvier 1871. Le feu dans la cheminée de notre pièce de vie éclairait faiblement le visage émacié et pâle de mon père. Il reposait dans le lit-clos où ma mère l'avait installé à son retour de campagne. Il y gisait toute la journée, agonisant. Il tentait d'y trouver un peu de repos et de chaleur le soir, gémissant. Et, la nuit, adossé à ses oreillers, il profitait des bons soins de ma mère, qui ayant terminé son labeur, mettait toutes ses forces et son savoir à tenter de l'apaiser. Et moi, je m'asseyais à ses pieds, enroulée dans un châle et je le regardais... J'attendais là. Des heures durant. Sans bouger. J'attendais qu'il se redresse, qu'il exprime un souhait. Je me serais alors précipitée pour le servir. Un verre d'eau. Repositionner un coussin.

Remettre une bûche au feu. N'importe quoi
pourvu qu'il ne gémisses plus, n'importe quoi
pourvu que cela me donne encore l'illusion qu'il
allait mieux et se relèverait complètement...
Peut-être au printemps ?

Mais cela ne se produisit pas. Mon père
mourut, cette nuit de janvier. Ma mère le veillait.
Et moi, je dormais à ses pieds...

De cette nuit, il me restait, il me revenait
de très loin, du fond de ma mémoire, l'image de
ce soldat jeune, mourant. Une plaie béante au
plus profond de mon cœur. Je n'étais qu'une
toute petite fille, et ce fut alors comme si un
canon venait cracher sa mitraille rouge sur la
douceur du foyer dans lequel je vivais
jusqu'alors...

Mon père, parti quelques mois plus tôt,
plein de vigueur et de fierté, mourait sans même
avoir combattu, terrassé par la bêtise de quelques

hommes de pouvoir et trahi par son Église. C'était en 1870. Le 22 octobre, le général Kératy, fils d'une noble famille du Finistère, proche du nouveau gouvernement formé à la suite de la défaite de Napoléon III, revenait sur nos terres reformer l'armée de Bretagne. Nos soldats devaient aller rejoindre l'armée de la Loire et repousser l'envahisseur prussien. La France venait d'être battue à Sedan, l'ennemi encerclait la capitale. Mais c'était plus que cela... La Prusse voulait tuer la République nouvelle après avoir défait le neveu de l'ogre Napoléon. Et nos nouveaux dirigeants avaient voté la poursuite d'une guerre puante la cendre et le sang.... L'armée de Bretagne, unie à quelques autres corps, avait pour but de sauver Paris.

C'était une période troublée. La Bretagne sortait dévastée par des décennies de guerre civile faisant suite à la Révolution. Cette grande marche

du peuple contre l'oppression tyrannique des privilégiés avait abouti à la décapitation de la Royauté, et la destitution de l'hégémonie cléricale. Mais les Bretons étaient très attachés à l'Église. Il était difficilement concevable pour une grande frange de la population, d'accepter sans broncher le nouvel ordre établi à Paris quant à l'éviction de nos évêques et curés. Les Bretons, gens pieux au caractère de granite, refusaient pour beaucoup le fait que les décisions prises à Paris, impactent leur quotidien aussi profondément. Et les nobles bretons en profitèrent. La révolte grondait et la Contre-Révolution se mit en place dès 1791. L'insurrection qui n'était au départ qu'une jacquerie paysanne, devint par le soutien des nobles et l'apport d'armes anglaises, une véritable insurrection.

Les uns, majoritaires, soutenaient leurs évêques et les autres étaient plus enclins à suivre l'idéal nouveau républicain puis bonapartiste.

La révolte des Chouans, c'est le nom que lui donna l'Histoire, laissa des traces, tant en Bretagne que dans l'esprit des dirigeants de cette troisième République naissante.

Ma famille, vivant non loin de Saint-Malo, grande cité commerciale, tournée vers la mer, le commerce, les échanges, était partagée entre les deux courants. Ma mère, bigote, vouait à ses saints toutes ses prières et à son curé tous ses gros sous ! C'était une "Bleue". Mon père, un homme ouvert au monde, était plus visionnaire. Il aimait la mer et la liberté qu'elle offrait. Il était fier de cette nation, la France, qui avait su se lever entre toutes les autres nations européennes et oser s'affranchir du joug royal et clérical. C'était un "Blanc". Les veillées à la maison

étaient animées, mais chacun pouvait donner son avis. À l'image de notre département, notre maison n'était ni franchement bleue, ni vraiment blanche. Cependant elle était clairement « Gwenn ha Du » ! Nous étions Bretons, fiers de l'être. Mais si peu reconnus par le reste de notre pays : une région arriérée, agricole et mystique.

Mon père, homme instruit, faisait commerce à Saint-Malo des produits venant d'Amérique : peaux de castors, notamment. Il aimait à croire qu'il appartenait à cette classe révolutionnaire de bourgeois. Certes, il n'était pas riche, mais nous avions un toit sur la tête, et jamais nous ne manquions de rien : nourriture, bois, vêtements. Et s'il n'avait pas la fortune de certains, il avait cette attitude d'ouverture aux opportunités, cette volonté de toujours avancer, de participer à son époque et à ses changements, de garder un esprit ouvert et à l'écoute des bruits

du monde. S'il n'était pas un bourgeois par sa naissance, ou son volume d'affaires, mon père en avait toute l'intelligence. « Ce sont eux, les bourgeois parisiens qui se sont soulevés contre la noblesse, le clergé ! Ce sont eux, disait-il, qui ont fait changer le monde ! » Il ne cessait de répéter que les hommes, quand ils étaient éduqués et réfléchis, devaient assumer leur rôle. Ils devaient faire évoluer la société pour le bien du plus grand nombre ! Il rêvait d'y prendre part, d'apporter sa pierre, ne serait-ce qu'un galet. Paris, il fallait la défendre ! Paris représentait à ses yeux le vivier du renouveau. Un renouveau qui devait abreuver les campagnes, la Province. Il savait que sa place à lui était de participer à l'émergence d'une nouvelle élite malouine. Saint-Malo était et sera toujours un port, tourné vers le monde et donc une vitrine de la France ! Saint-Malo avait toutes les capacités pour devenir une ville lumineuse, voire rayonnante. La province pouvait jouer un

rôle, il en était persuadé. Alors, lorsque Paris fut encerclée, lorsque Kératy lança les conscriptions pour son armée, mon père et près de 80 000 bretons se levèrent et le suivirent.

C'est dans ce contexte que mon père s'enrôla, sous les ordres de ce général, breton lui aussi. Il voulait contribuer à sauver la France. Il était galvanisé par cet élan patriotique qui n'était pas sans lui rappeler Valmy. Mais il ne se doutait pas que rien de tout cela ne faisait battre le cœur de nos élites. Gambetta ne se souciait pas de Valmy et des soldats. Gambetta voulait seulement gagner sa guerre, asseoir la République. Et sans doute l'occasion était trop belle de tourner définitivement la page de la Chouannerie !

Guidée par son général, confiante dans son gouvernement, motivée pour défaire les Prussiens, l'armée de Bretagne partit à l'automne rejoindre son camp d'entraînement dans la

Sarthe: le Camp de Conlie.... Ce devait être une caserne militaire où les troupes devaient être formées, équipées... En lieu et place de cela, Conlie se révéla être pire qu'une geôle... Boue, froid et vermines, un taudis immonde, un camp où nos soldats avaient à peine de quoi se loger. Même se tenir debout et a fortiori effectuer la moindre manœuvre, demandait une énergie folle. Les hommes étaient épuisés par leurs conditions de vie avant même d'entamer un quelconque exercice. En guise de fusils ? Des armes, initialement prévues pour les troupes combattantes de la guerre de Sécession, rouillées, avec de la poudre délavée. Elles étaient plus dangereuses pour ceux qui les maniaient, nos propres soldats, que pour l'ennemi car elles explosaient au visage des nôtres tant elles étaient défectueuses ! Pas d'instructeurs : faits prisonniers par l'ennemi, pas de nourriture, pas d'hygiène ! Kératy devant le refus de Gambetta

de fermer ce camp honteux, démissionna le 26 novembre. Ce fut Marivault qui prenant sa suite et désobéissant à la République, évacua en partie le camp. Mon père, miné par la maladie, affaibli, rentra épuisé au mois de décembre et mourut le mois suivant. Quant à ses compagnons d'infortune, restés sur place, ils furent envoyés telles des bêtes à l'abattoir par Chanzy, se faire tailler à la bataille du Mans.

Au moins, mon père était-il mort auprès des siens, sous les soins attentionnés mais impuissants de ma mère et de ses prières toutes autant inutiles. Sa mort était une totale absurdité, elle n'aurait jamais dû être celle-là.

Ce jour-là fut pour moi comme une certitude : un jour je soignerai efficacement les corps, laissant de côté les prières futiles et les ors illusoire des grands de ce monde qui n'avaient cure du malheur des hommes. Les serviteurs de

Dieu, autant que les hommes de pouvoir, n'avaient que faire du peuple. Nous n'étions tantôt que des grains de sable servant au ciment de leurs cathédrales, ou des grains de poudre alimentant les canons de leurs guerres fratricides. Tandis qu'eux, siégeant confortablement à des tables aux nappes damassées, buvant aux grands calices d'or, raillaient les mères ramassées dans l'angoisse qui bêtement leur offraient fils et gros sous liés. De ces quelques jours et de cette nuit de douleur, il me restait un puissant sentiment d'injustice envers les hommes, et leur Église. J'éprouvais depuis lors une aversion totale pour les conflits armés, pour les uniformes médaillés, pour les soutanes de quelques couleurs qu'elles soient.

Je sentais encore, en y repensant plus de quinze années plus tard, sourdre la colère dans mes veines. Ma révolte fut telle que j'y puisais

toute la force nécessaire pour attendre mon heure... J'avais environ cinq ans et je façonnais ma vie, mon caractère dans cette revanche que je voulais contre la bêtise humaine, contre l'absurdité d'une foi aveugle. Me mettre au service de mes semblables, à leur niveau, respectueusement et utilement. Trouver ma place dans ce monde bouleversé, en mettant au centre de mes aspirations l'être humain et ainsi vivre sereine, épanouie. Être libre de faire mes choix, en adéquation avec celle que j'étais. Sans autre contrainte que celle d'avancer sur la voie que j'aurai choisie : pouvoir réfléchir par moi-même, avoir les armes pour le faire. Cette vengeance, je l'ai cultivée, toute mon enfance. Elle m'a formatée, nourrie. Je m'y suis abreuvée.

La vie avait repris son cours peu à peu après le décès de mon père. Ma mère et moi vivions désormais hors de la ville, dans une petite

masure, pas très loin de la mer. Nous avions un petit lopin de terre attenant à la maison et clos par un muret de pierres froides. Nous y cultivions de quoi subsister et y élevions quelques poules. Ma mère, afin de gagner un peu d'argent, avait repris ses activités. Elle assurait des soins ancestraux : mélange de science médicale, de savoir transmis au fil de générations, de croyances païennes qu'elle réussissait toujours à coupler à sa foi chrétienne. Quoi qu'il en soit, elle soignait, soulageait, apaisait. Elle avait fini par acquérir une solide réputation, et on venait de loin la consulter. Notre maison ressemblait parfois à la cour des miracles. Les jours de grande affluence, je restais auprès d'elle ; je l'assistais dans la préparation des herbes, des cataplasmes, je déballais les blessures des bandages parfois sommaires où on les avait enfermées. J'étais toujours très étonnée, pour ne pas dire dégoûtée de la souillure dans laquelle baignaient des plaies

qui, si elles avaient été bien nettoyées, n'auraient pas proliféré en grignotant les chairs saines autour. Souvent, les gens se présentaient à ma mère comme en ultime recours face à une infection cannibale qui, si on n'amputait pas, tuerait à coup sûr. Parfois, ma mère sauvait le blessé, parfois elle ne parvenait qu'à apaiser ses souffrances. Mais à chaque fois, elle calmait les angoisses, les peurs et ses « clients » ressortaient de chez elle avec le sentiment d'avoir mis toutes les chances de leur côté. Ma mère, très croyante, assurait que la foi déplaçait des montagnes et accomplissait des miracles. J'étais assez d'accord avec elle. Mais j'apportais une nuance à sa théorie : ce n'était pas la foi divine, mais plutôt la foi en l'action menée. Celle qui faisait naître l'espoir, celle qui portait, qui donnait la force. En fait, la foi en soi. Croire en soi, se faire confiance, savoir que quoiqu'il se passe, la bonne démarche a été entreprise et menée jusqu'au bout.

Il fallait toujours voir le côté positif, même en cas de désillusion totale, même si tout semblait aller de travers. Croire que tout ira mieux. C'était cela la véritable foi. C'était cela que ma mère, par ses pratiques superstitieuses et ritualisées, réveillait chez ceux qui venaient la consulter. Ça et bien sûr une pratique médicinale, plus que médicale, qui parfois faisait ses preuves.

J'appris beaucoup à son contact. Elle s'attacha à ce que je connaisse les herbes, les remèdes. Transmission orale de savoirs immémoriaux. Elle s'assura que je connaisse aussi bien la Bible, l'histoire des saints qu'elle implorait lors de ses séances. Elle m'apprit à lire, à écrire. Et quand elle le pouvait, elle m'envoyait étudier auprès des religieuses d'une école pour filles. Elle me voulait instruite. Mais pas de n'importe quelles choses. Elle suivait les règles : celles de Dieu – ou du moins de ses représentants

sur cette terre ventée et salée – et celles qui régissaient la société. C'était exactement tout ce que je honnissais au plus profond de moi... Mais elle attachait un soin tout particulier à suivre mon instruction. Elle contrôlait ainsi mon évolution, ma formation, pensait pouvoir influencer l'adulte que je deviendrais.

Elle ne comprenait pas que ma place n'était pas auprès d'elle. Oui, je l'aimais. Mais en même temps, dans son dos elle me répugnait, par son ignorance, par son obéissance entêtée aux règles vieillottes et stupides qui régissaient la société d'alors... Les petits bourgeois qui puaien le pourrissement, utilisaient ses charmes et ses onguents dès que le médecin était parti. Devant lui, jamais ils n'auraient osé défendre ma mère. Entre eux, jamais ils ne mentionneraient cette femme, bigote à l'extrême, qui leur épargna la souffrance voire pour certains la mort. Elle faisait

toujours son possible pour soulager et épauler chacun. Comment alors pouvait-elle se laisser traiter de la sorte ? Mon père n'aurait pas laissé faire ! Je haïssais ces bourgeois bien-pensants qui distillaient la bêtise. Ces idiots qui se pavanaient à chaque occasion, et qui, sachant pourtant bien tout ce qu'ils devaient à ma mère, feignaient de ne pas la reconnaître lorsqu'ils la croisaient en ville. Et ma mère, certaine de leur position supérieure, acceptait sans rien dire cet ordre des choses pourtant cruel et injuste. J'en souffrais. Elle devait le savoir. Mais même si elle s'en doutait, jamais elle ne tenta quoique ce soit pour être reconnue, et moi avec. Pire, craignant de me voir me heurter à cet ordre établi, elle me maintenait de son mieux dans son giron. Elle surveillait mon éducation, mes lectures, mes fréquentations, pour être bien certaine que rien n'éveillerait mon esprit rebelle à une réflexion révolutionnaire ! Elle voulait sans doute éviter

que je ne suive les traces de mon père... Elle pensait me protéger, mais elle m'étouffait !

Dès lors, quelque chose me manquait.

Et avec le temps, je pensais avoir compris de quoi il s'agissait... Je ne voulais pas de cette vie toute tracée que ma mère m'offrait. Je ne voulais pas appartenir à cette communauté sociale bien définie, rodée, éprouvée. Comment, après près d'un siècle de bouleversements, de désordres en tout genre, comment pouvait-elle accepter un quelconque ordre établi qui en plus la desservait ? Par confort ? Par sécurité ? Par maturité ? Est-ce cela avoir le « sens des responsabilités » ? Le faisait-elle pour moi ? Mais moi, ce corset moraliste, qui ne laissait aucune chance de s'épanouir ailleurs que dans un moule défini par d'autres, je n'en voulais pas. C'était même plus que cela : je ne pouvais pas. Ce n'était pas ma place, et de cela j'en étais

certaine. Il m'était impossible de me projeter dans cet avenir moribond. Il me semblait évident que pour vivre pleinement ma vie, jouir des meilleures possibilités, opportunités, je devais quitter la Bretagne. J'avais cette épouvantable sensation de m'éteindre chaque jour un peu plus. Je tournais en rond. Chaque matin, lorsque je me réveillais, aucune impulsion vitale ne me poussait à me lever... Je savais à l'avance ce que serait ma journée, et cela m'ennuyait profondément. Je devais trouver ce qu'il me manquait pour espérer une vie remplie et heureuse. Et il devenait évident que je ne pouvais rester en Bretagne pour vivre. Ma place était ailleurs... Ma revanche sur toutes ces injustices, je devais la provoquer.

C'est ce que je fis, un matin de juin 1889. Je quittai discrètement la maison familiale, emportant avec moi un maigre pécule et quelques vêtements. Je laissai un mot à ma mère, afin de

m'éviter la culpabilité de la faire trop souffrir. Au moins, par ce moyen, m'assurai-je de lui expliquer mon choix. Et je partis. À pied. Usant mes semelles sur la rocaille des chemins poussiéreux, laissant le vent jouer dans mes cheveux. Je fis le choix de tourner le dos à la mer, et partis vers Paris, cette cité qui fit rêver mon père, mais qu'il ne vit jamais. Je voulais soigner les corps, aider les gens, donner un sens à ma vie. User de mon libre arbitre, vivre. Paris, comme me le répétait si souvent le souvenir de mon père, était l'endroit en France où tout était possible, pour peu que l'on sache et que l'on ose frapper aux bonnes portes. Les Parisiens avaient la révolte dans la peau, le goût de la justice et de la liberté dans la bouche ! En fait, les Français étaient ainsi, mais les lumières étaient braquées sur Paris. Une barricade parisienne aurait toujours plus de résonance qu'une insurrection brestoise ou même nantaise !

Arrivée en ville quelques jours plus tard, je me mis en quête de trouver ma voie. C'est alors que j'entendis parler de cours municipaux, ouverts à la Salpêtrière depuis 1878 par le grand docteur Bourneville, à l'adresse de toutes celles et ceux qui comme moi se vouaient aux soins des malades. J'y fus admise sans difficulté et commençais mon apprentissage. Je découvris assez vite qu'en lieu et place d'une école avec des élèves motivés par une louable (et sans doute naïve) volonté de participer à l'émergence d'une nouvelle classe d'infirmières, ces cours se trouvaient être un réceptacle insondable où les hôpitaux et les médecins pouvaient piocher des soignantes aux connaissances assez rudimentaires pour en faire des personnels malléables et exploitables à souhait.

La médecine, comme beaucoup d'autres sciences, faisait des progrès spectaculaires en ce

19^e siècle. Sous l'influence de grands chercheurs comme Pasteur et mu par une volonté de laïciser les hôpitaux, c'est tout le corps médical qui tendait à se transformer. Et les infirmiers étaient englobés dans le processus.

Cependant, laïciser les hôpitaux imposa à certains cette idée que des femmes pourraient mettre à profit leur cœur de mères potentielles pour prendre soin des malades, pendant que des hommes, plus virils, s'attacheraient, eux, à sauver de la mort ces êtres condamnés. Mieux encore, en apprenant à devenir des soignantes, ces femmes pourraient enfin espérer quitter leur vie misérable et obtenir un emploi, voire une carrière de garde-malades...

Dieu, lui, se trouvait de fait, allégé de cette charge de travail que la science était maintenant en mesure de combler. Et ses servantes bigotes pouvaient donc revenir aux

bénéficiaires. Elles laissaient ainsi la place aux femmes-mères plus aptes à comprendre les craintes terrestres, à apaiser de leur présence rassurante et enveloppante les douleurs de leurs semblables, hommes ou femmes. Les progrès de la médecine étaient certes à louer en ce siècle d'avancées scientifiques. Ce que je blâmais c'était cette volonté d'un homme qui, pour bien faire, créa une pseudo école d'infirmières. J'ai cru qu'enfin je pourrais pratiquer des soins dans un milieu sécurisé. J'ai cru qu'enfin de guérisseuse provinciale, je deviendrais infirmière dans un véritable hôpital... Que je pourrais grâce à cela acquérir un statut qui n'avait jamais été accordé aux filles de ma condition.

Car les infirmiers, et maintenant leurs consœurs, ne restaient finalement que des larbins, moins bien traités que des bonnes... C'est vrai, les femmes remplaçaient peu à peu les

religieuses, mais quid de leurs conditions ? Auraient-elles un endroit où vivre ou bien devraient-elles partager les dortoirs insalubres, sous les combles, où étaient relégués les infirmiers, sans lieu d'aisance ni même un lavabo ? Ils étaient entassés, cachés au grenier, dormaient dans des literies qu'ils se partageaient entre équipes de jour et équipes de nuit – partageant par là même leurs virus et bactéries amassés au cours de leurs gardes. Ils étaient sales, jouissaient d'une réputation d'alcooliques, d'arnaqueurs, vendant leurs soins aux patients et à leur famille pour améliorer une vie de misère... Alors je m'interrogeais, pleine d'espoir : auraient-elles un salaire digne ou devraient-elles, comme les infirmiers avant elles, se suffire de 180 francs quand les religieuses ou les bonniches en gagnaient le double ? Comment expliquer que ces professionnels dévoués, car rares étaient ceux qui faisaient défection lors des grandes

épidémies, soignant et réconfortant les malades malgré les risques pour leur propre santé, soient si mal considérés ? Comment justifier un tel traitement ? Mon espoir était de trouver une place, une véritable reconnaissance de la part des médecins que nous devions seconder. Sur un navire, le second du capitaine recevait bien reconnaissance et rente !

Voilà mon souhait... Pouvoir trouver, grâce à mes aptitudes, ma place au sein d'une société moderne. Une place qui me permettrait de vivre correctement au milieu des autres.

Je n'étais certainement pas de ces religieuses dociles, vouées à l'obéissance et à l'adoration. C'est vrai qu'ils étaient impressionnants ces hommes en blouse blanche, distillant leurs diagnostics sans explication aux malades... D'ailleurs, à quoi bon ? Que pourraient y comprendre ces pauvres

hères ignares des choses médicales ? Eux, les médecins, les professeurs, hommes de science et chercheurs de génie, ils savaient comment sauver les corps blessés, les membres abîmés, les organes dégénérés...

Et a contrario, quelles conceptions ces pontes avaient-ils des douleurs de l'âme ? Des souffrances d'un cœur malade, dépouillé de son enveloppe ? Des angoisses qui affligeaient ces êtres dégradés dans leurs plus profondes intimités ? Ils vivaient leur sacerdoce comme on portait une médaille ! Ils vivaient leur vocation comme s'ils gravissaient un piédestal dont leurs patients étaient les marches, formant l'escalier de leur gloire, celle qui leur assurerait une rédemption éternelle.

Je n'étais pas non plus comme mes sœurs illettrées, accueillies par l'Assistance publique parisienne pour leur enseigner à devenir des

servantes médicalisées. J'avais reçu une éducation et je savais ce que je voulais. Et j'avais vraiment cru que cette école pouvait m'ouvrir l'avenir auquel j'aspirais et qui m'aurait comblée.

Mais à la place d'une école, j'ai trouvé des cours du soir, éreintants après une journée de labour passée à suivre une monitrice dans ses soins. J'ai appris par cœur des manuels de médecine auxquels je ne comprenais rien. J'ai observé ma monitrice faire des pansements, obéir aveuglement aux ordres aboyés par les médecins. J'ai appris à serpillier, à nettoyer, à laver... Récurer et astiquer, frotter et brosser... Mes mains autrefois tannées par le soleil, burinées par le vent et l'eau salée du large, étaient fortes et capables. Depuis, à force d'un travail avilissant et épuisant, elles étaient devenues crayeuses, pâles comme celles d'une morte.

Des mois de ces allers-retours hôpital /
salle de cours, où, accroupie contre un mur pour
ne pas tomber d'épuisement, je tentais de prendre
des notes sur ce que déblatéraient des médecins
parfois incompetents, pour rien... jusqu'à
rencontrer, au détour d'un couloir, Anna.

CHAPITRE 2

Anna suivait les cours de la faculté de médecine de Marseille. Elle était venue voir comment on formait les infirmières à Paris dans cette toute première école municipale. Elle venait d'assister au cours de physiologie (plutôt une lecture de notre manuel) et sortait tout droit du bureau du Dr Bourneville, à qui nous devons la création ambitieuse de ces cours du soir. Je tombais sur elle au moment où, lassée d'attendre un enseignement valable, je venais annoncer à notre directeur, que je rentrais en terre bretonne.

Je croisais le regard de cette jeune femme. Elle ne semblait guère plus âgée que moi, droite, marchant d'un pas décidé. Elle ne ressemblait pas à mes compagnes actuelles ; elle portait ses cheveux châtons en chignon, bien tiré

sans être strict, robe longue et sombre, et bottines propres.

Intriguée, je la regardais à la dérobée. Elle, décomplexée, plongea son regard dans le mien, semblant se demander ce qu'une campagnarde voulait à un homme si occupé ? C'est vrai qu'elles n'étaient pas nombreuses les bouseuses analphabètes à oser venir pousser la porte du bureau du docteur Bourneville, étoile montante de l'administration médicale moderne. La médecine faisait de tels progrès qu'il fallait repenser et réorganiser les hôpitaux. Bourneville, sous couvert de bonnes intentions, s'y attela, cachant tant bien que mal ses appétits politiques.

Je frappai à sa porte, me faisant violence pour masquer une timidité envahissante, tandis qu'Anna ne me quittait pas des yeux.

Pas de réponse... Anna s'était arrêtée et je la sentis qui m'observait. Je rougis. Tant pis, je

posai ma main sur la poignée, lentement, espérant secrètement que ces quelques secondes gagnées permettraient au médecin de prononcer le sésame... mais rien...j'appuyai... Je sentis la poignée s'abaisser dans ma main, je ne pouvais plus reculer. Je poussai résolument la porte et entrai, essayant de me donner un peu de contenance.

Étonnement, ce n'était pas Bourneville qui m'intimidait maintenant ; je savais quoi lui dire. Non, c'était Anna, qui de l'autre côté de la porte, m'attendait. J'en étais certaine. Elle était là, tout près. Une porte nous séparait et elle attendait, attentive, pour tenter d'entendre ce que j'allais dire.

Le grand oral pouvait commencer ! Tout ce que j'avais préparé dans ma tête se mélangea... Je devais me recentrer. Un ultime effort de

concentration, une respiration profonde, je levai les yeux sur Bourneville.

Il me regarda à peine, occupé à signer quelques articles pour *Progrès Médical* ou je ne sais quelle revue, sûrement pour promouvoir sa conception de l'asile moderne. Il semblait porter une attention particulière à la folie de nos concitoyens.

— Monsieur... Je soufflai plus que je ne parlai.

— Docteur... J'articulai, comme si mon premier mot avait enfin brisé mon stress.

Il daigna finalement me regarder. Sans répondre. Je continuai, décidant de prendre ce silence comme une invitation à poursuivre.

— Je voudrais vous faire part de mon intention de quitter Paris et de stopper ma formation.

Je m'arrêtai, pensant qu'il réagirait, mais rien. Il me regarda sans me voir...

— Je vous remercie d'avoir voulu me donner ma chance, mais je ne pense pas que votre enseignement m'ait réellement appris ce que j'attendais.

— Et qu'attendiez-vous, jeune fille ?

Mon Dieu !! Il parlait ! Vite, répondre ! Devais-je lui dire la vérité ou édulcorer ? Anna écoutait. Elle allait voir que je ne me laissais pas intimider, elle allait voir qui j'étais!

— Je pratique des soins depuis que je suis petite fille. J'aidais ma mère. Je connais le corps et ses travers, je sais appliquer cataplasmes et pansements. Je sais même préparer des potions qui endorment la douleur, aident le corps à lutter, et, parfois même, je combats la mort et la repousse. J'ai appris à lire à la paroisse, je connais les plantes qui soignent et celles qui

tuent. Mais ce sont là des méthodes d'un autre temps. Alors je suis partie et suis venue dans l'espoir de découvrir autre chose. Vous proposez de former des gens qui pourraient travailler dans des hospices, des hôpitaux, auprès de médecins de renom et gagner ainsi dignement leur vie. J'ai rêvé d'en être ! Je veux apprendre les nouvelles pratiques, je veux connaître et comprendre les meilleures façons d'aider à guérir. Je veux soulager, apaiser, reconforter. Je le sais depuis toujours, je suis née pour ça. Mais ici, je n'ai appris qu'à suivre, obéir et exécuter. Les hommes de science que j'idolâtre restent cachés, les chirurgiens inaccessibles. Je me suis épuisée à suivre vos cours le soir, tard. Je me suis alors accrochée à l'espoir que ma monitrice m'enseignerait par la pratique, comme le fit ma mère. Mais au lieu de ça, j'ai surveillé des fous, lavé leurs déjections, rangé et nettoyé le matériel usagé des médecins...

— ... La sorcellerie de campagne n'a pas cours ici ! me coupa-t-il sèchement. Il faut tout désapprendre pour réapprendre. C'est fastidieux parfois, mais au moins auras-tu un avenir digne. Seconder les médecins vaut mieux que de battre la campagne à la recherche de la plante miraculeuse. Je ne crois pas aux miracles, la science est la seule capable de soigner convenablement et chacun y a une place : les médecins soignent et décident, Les infirmières les assistent et prennent soin des patients. Les bonnes sœurs font les prières! À chacun son rôle! Tu as une chance inouïe de pouvoir avoir une éducation, un travail et peut-être même une carrière !

— Vous vous posez en Messie, osai-je l'interrompre ! Je ne suis pas une sorcière, elles ont disparu, pourchassées et brûlées ! Je guéris dans des lieux où aucun médecin ne s'aventure

encore ! Vous m'offrez une éducation ? Je ne suis pas illettrée ! Un travail ? Une carrière ? J'en ai déjà, et j'ai plutôt bonne réputation là d'où je viens !

— Alors retournes-y ! conclut-il, sans violence, de guerre lasse, sans même hausser le ton, alors que moi, je bouillonnais !

À quoi m'attendais-je ? Qu'il me retienne ? Que je lui fasse changer sa façon d'enseigner, sa vision des choses ? Je n'étais qu'une fille guérisseuse, dans un village de Bretagne où la lande fait office de pharmacie. À quoi bon vouloir sortir de ma condition ? Qu'est-ce qui m'était passé par la tête ? N'étais-je donc pas heureuse en Bretagne ?

Ah ! Elle devait bien rire Anna, dans le couloir... Un froissement de tissus me parvint, de l'autre côté de la porte : Anna s'en allait.

— Et bien j’y retourne, c’est ce que j’étais venue vous dire.

Bravo ! Quelle sortie ! ironisa ma petite voix intérieure...

Je fis demi-tour. Mon interlocuteur était déjà retourné à ses articles. Je rouvris la porte, sans appréhension cette fois. Anna, comme je m’y attendais, n’était plus là.

Je m’assis sur le banc, à l’endroit même où elle se tenait quelques instants auparavant. Je pris le temps... Enfin du temps ! C’était si anodin, mais ces derniers mois avaient été tellement intenses que même souffler quelques minutes était devenu un luxe qui m’était refusé.

Le temps d’une rapide introspection... Plus aucune obligation. Je pouvais rester assise sur ce banc autant que je le souhaitais... J’étais LIBRE. C’était tout à fait grisant. Il me prit

comme un sentiment d'ivresse... Un de ces états capable de vous faire tourbillonner sous le ciel, sans autre raison que celle d'être soulagé d'un poids : celui d'une quelconque responsabilité. J'étais libérée de tout devoir immédiat : personne n'était présent pour me dire quoi faire. Je pouvais aller dans la direction qui me plaisait.

C'était léger, ça aurait dû être un état de total bien être... Mais au lieu de cela, il me prit comme un sentiment insondable d'être au bord d'un précipice, ou face à un mur infini dans lequel j'allais m'écraser de ma propre volonté. Mon cœur se mit à battre vite, une envie de vomir me prit et je dus me lever pour ne pas risquer la crise de panique. Je tentais de me calmer en respirant profondément et forçais mon esprit à analyser ce qui provoquait insidieusement ce malaise : la Liberté... Celle de pouvoir choisir ce que nous souhaitons véritablement, sans autre barrière que la limite de nos rêves . Celle qui

nécessite de s'affranchir de nos responsabilités ; et donc des lois des hommes. Nous sommes responsables de nos choix. Mais il est illusoire de croire que nous avons le choix. En général, les choix que nous faisons ne sont pas libres. Ils sont guidés par notre raison qui nous pousse à obéir à des règles, imposées par la société et la communauté auxquelles nous appartenons. Le fait même de faire partie d'un groupe implique de respecter certaines lois : la loi des hommes.

S'affranchir de ces codes et coutumes revenait donc à s'isoler. Rejeter l'ordre établi faisait de nous des marginaux, et nous étions donc forcément seuls. Cela allait même plus loin : rejeter la loi des hommes nous mettait également en marge de la loi divine. Non pas celle dictée par les Tables de la loi. Mais celle imposée par son clergé sur terre. Nos règles de vie en société et celles édictées par l'Église sont constitutives de notre appartenance à notre

collectivité. Chercher à s'en libérer, c'est rejeter les autres et donc accepter la solitude que cela impose.

J'avais rêvé cette liberté. Mais maintenant que je la frôlais, elle m'effraya ! Je n'avais jamais été seule. Mes jambes semblèrent ne plus vouloir me porter et mon esprit commença à s'embrumer dans une sorte de brouillard opaque qui m'empêchait de réfléchir : mais qu'est-ce que je faisais là... ? Contre l'angoisse, un remède : l'action. Je devais poursuivre sur ma lancée et quitter cet endroit.

Faire mes valises ne fut pas bien long ; mes possessions se résumaient à quelques tenues, une paire de bottines, une cape, un châle... Le tout tint dans un sac !

Le soir même de mon entrevue avec Bourneville, je me tenais donc dehors, sur le trottoir, seule avec mon sac.

Cela aurait pu être pire, il aurait pu pleuvoir ! Mais ce soir-là, le ciel se montra assez clément. Le crépuscule était déjà loin, l'obscurité avait envahi la ville et les lampadaires étaient allumés. La nuit était claire, mais froide. Le vent d'hiver qui s'engouffra sous ma cape, fit se hérissier mes cheveux sur ma nuque. Un frisson me parcourut ; je devais trouver un abri pour la nuit. Je remontai mon cache col, rentrai les épaules pour me tenir chaud. Je soufflai sur mes doigts avant d'attraper la poignée de mon sac comme pour les encourager avant l'épreuve, et je m'élançai pour traverser la chaussée. Il me fallait mettre de la distance entre cette institution et moi, comme si l'éloignement physique pouvait m'aider à assumer mon choix... Si je restais en bas de ce porche, je risquais de regretter le sommaire confort de cette existence de labeur servile que je venais de quitter ! Non, j'avais fait le bon choix, au fond de moi, je le sus.

Cette ville fit rêver mon père. Pour moi, cet amas de pierres blanches recouvertes de plaques de zinc ressemblait à s'y méprendre à une vieille femme qui se farde outrancièrement, espérant dissimuler sous son maquillage les ravages du temps... Orgueilleuse, suffisante, arrogante ! Paris était, il est vrai, à nulle autre pareille. Elle était une broyeuse d'espoir, une fossoyeuse de rêves. La dure réalité de la vie, voilà son véritable visage ! J'étais debout sur ce trottoir, libre... Et seule. Solitude et liberté semblaient donc aller de pair. Je poussais encore un peu ma réflexion ; si être libre signifiait être affranchie de la société, alors la liberté était intimement liée à un état de nature.

Que n'ai-je arrêté mes pas bien avant que de battre le pavé, au détour d'une rivière à l'onde berçante ? Je crevais de n'avoir pas su profiter de ma liberté champêtre quand je le pouvais. J'aurai

dû m'assoupir à l'ombre des grands chênes, me laisser caresser par les ramures de velours bleu des saules, au bord des étangs rencontrés. La nature ne cessait pourtant de me susurrer ses ravissements, promesses de doux après-midi à rien faire, sinon que de se vautrer dans l'herbe verte et le cresson parfumé... Les blés blonds, prêts à être moissonnés, balançaient leurs silhouettes longilignes aux rythmes enchanteurs des brises estivales. Les ronces qui bordaient les fossés enivraient l'air de leurs parfums exquis de mûres qui faisaient saliver d'envie quiconque posait le regard sur les fruits gorgés de sucre.

Et moi, emportée par de chimériques Érinées, je poursuivais, sans vraiment les connaître, mes rêves de devenir une citoyenne. J'étais persuadée qu'à Paris, j'aurais enfin trouvé un lieu pour exercer mes dons aux yeux de tous, et qu'ils seraient reconnus, réclamés, adulés !

J'étais persuadée qu'une telle métropole, dite moderne, effacerait chaque trace de superstition pour ne garder que l'expression simple d'un métier hérité d'une solide éducation.

Mais il fallut me rendre à l'évidence : cette école d'infirmières n'avait rien à m'offrir... Je n'abandonnais pas mon rêve de devenir autre chose qu'une guérisseuse de campagne, avec tout son lot de croyances superstitieuses, mélange de miracles et de magie païenne ; mais pas comme ça. Il fallait parfois savoir accepter un échec. Venir ici fut une mauvaise idée. J'avais essayé, j'avais persévéré, mais parfois il fallait savoir arrêter. Avoir le courage de revenir en arrière.

Je me sentis mal de ce changement de cap qui, il fallait bien se l'avouer, était une déception pour moi. Je ne recherchais pas la liberté, je cherchais ma place. Je cherchais à travers ma reconnaissance sociale à pouvoir jouir

de la vie, à pouvoir faire des choix qui ne seraient pas uniquement dictés par la pression communautaire. J'en arrivais à me demander si c'était possible...

Perdue dans mes pensées, je ne remarquai ni même n'entendis un fiacre qui arrivait, tiré par son cheval au galop, et son coche qui pourtant hurla pour m'avertir ! Le cri d'un passant à côté de moi, une main qui se referma sur mon bras et me tira violemment en arrière!

— Attention !!!

Mon pied heurta le trottoir et je basculai. Mon cœur bondit dans ma poitrine, j'en eus le souffle coupé ! Le cheval et son attelage m'avaient frôlée si près que je pus sentir la chaleur de la bête en plein effort.

Il me fallut quelques instants pour reprendre pleinement mes esprits...

— Ça va ? Rien de cassé ? Vous devriez regarder avant de traverser ! m'asséna une voix féminine.

— Oui je crois... Je répondis en reprenant tant bien que mal mon souffle.

Une main tendue vers moi. Je levai les yeux et, cette fois encore, mon cœur tenta de sortir de sa cage ! Anna !

Elle me regarda avec un air malicieux, fière de l'effet de stupéfaction qu'elle provoqua sur moi.

Elle insista pour m'aider à me relever. J'agrippai sa main et repris pied. Je regardai autour de moi, retrouvai mon sac : il avait volé à quelques pas. Anna le remarqua et le récupéra. Je restais là, debout, plantée comme une niaise. Ça aussi elle sembla le remarquer!

— Ne restons pas comme ça, allons-nous mettre au chaud ! Je vous invite à dîner ? lança-t-